

Quelle Chine, pour quel monde, en 2020 ?

NB : Le présent ouvrage est une synthèse à partir des propos échangés, et ne saurait donc être tenu pour un *verbatim* engageant les participants.

Texte : Philippe Ratte

Maquette : David Dumand et Élisabeth Voge

© Fondation Prospective et Innovation, septembre 2013

© Ginkgo Éditeur pour la présente édition

ISBN : 978-2-84679-233-2

Ginkgo Éditeur

33, boulevard Arago

75013 Paris

www.ginkgo-editeur.fr

Préface de
Jean-Pierre Raffarin
Vice-Président du Sénat
Ancien Premier Ministre,
Président de la Fondation Prospective et Innovation

Quelle Chine, pour quel monde, en 2020 ?

COLLOQUE DU FUTUROSCOPE

30 AOÛT 2013

GINKGO
éditeur

Sommaire

Préface	7
JEAN-PIERRE RAFFARIN, Vice-Président du Sénat, Président de la Fondation Prospective et Innovation	
<hr/>	
Introduction par M. Jean-Pierre Raffarin	13
<hr/>	
Programme du colloque	17
<hr/>	
Discours de M. Laurent Fabius	19
Ministre des affaires étrangères	
<hr/>	
CHAPITRE I	
<hr/>	
Quelle Chine après 2020 ?	35
<hr/>	
CHAPITRE II	
<hr/>	
La Chine dans le monde	77
<hr/>	
CHAPITRE III	
<hr/>	
Regard sur la Chine et le monde après 2020	101
Discours de clôture par Monsieur l'Ambassadeur CHENG TAO	
<hr/>	
Conclusions et perspectives	117

ANNEXE 1A

Quel modèle économique pour la Chine après 2020 ?	123
MICHEL AGLIETTA, Université Paris Nanterre et Cepii	

ANNEXE 1B

Une voie chinoise de la démocratie ?	133
GUO BAI	

ANNEXE 2

Colloque de La Rochelle : La Chine, nouvel horizon pour les PME françaises	145
---	------------

ANNEXE 3

Rencontre avec le China Entrepreneur Club Palais du Luxembourg	151
---	------------

ANNEXE 4A

Paris, a Global Financial Center, Welcoming International Corporates, Investors and Intermediaries	163
ARNAUD DE BRESSON, Secrétaire Général de Paris Europlace	

ANNEXE 4B

La France, un partenaire financier au service de l'entreprise. China Entrepreneur Club	181
XAVIER MARIN, Président de Fondations Capital	

Préface

JEAN-PIERRE RAFFARIN
Ancien Premier Ministre
Vice-Président du Sénat
Président de la Fondation Prospective et Innovation

Jusqu'à l'été 2008, l'Occident pouvait considérer que la Chine, partie de très loin, était occupée à le rejoindre à marche forcée. On observait l'effort avec admiration, on mesurait le rapprochement avec un mélange de bienveillance et d'inquiétude, on s'attendait à voir ce valeureux poursuivant s'essouffler un peu une fois parvenu aux premières places, et en attendant on profitait de bon cœur de l'aubaine, pour le monde, d'une Chine si laborieuse. Mais personne sinon les augures les plus chagrins ne songeait que la Chine pourrait un jour prendre un autre cours que la voie toute tracée du « *rattrapage* ».

La crise déclarée en septembre 2008, qui couvait depuis un moment et a déjà depuis lors duré un lustre, a soudain brouillé l'idée, jusque là tenue pour allant de soi, de ce qu'il était au juste question de « *ratrapper* ». Et, tandis que l'Occident s'emploie péniblement depuis lors à radouber son « *modèle* » resté jusque-là aussi implicite que possible, d'autres acteurs géopolitiques grands et petits prennent occasion de cette panne pour reconsidérer leur alignement sur ce modèle, que la mondialisation avait promu.

Au premier rang des acteurs mondiaux qui réfléchissent à repenser leur développement, la Chine. Le renouvellement de sa gouvernance à la faveur du XVIII^e Congrès, et l'adoption du XII^e Plan, ont favorisé l'affirmation d'une vision prospective qui change à terme la donne du développement mondial : on sait le poids que pèse désormais la Chine dans ce dernier.

Ce poids est même si déterminant qu'il impose aujourd'hui aux autres acteurs de la géoéconomie mondiale de repenser à leur tour les formes, et surtout le sens, de leur développement. Au surplus, les limites du développement par simple croissance, dénoncées dès 1972 par le Club de Rome et confirmées en 2012¹, viendraient tôt ou tard leur poser ces questions qui dérangent.

L'heure est donc venue pour un nouveau partenariat entre la Chine et l'Occident, en lieu et place de l'idée trop facile et désormais fautive d'une assimilation tendancielle de « *la Chine* » à « *l'Occident* », concepts trop longtemps restés bien flous. Il s'agit à présent de voir les choses en face, et avec lucidité : l'Occident est appelé à imaginer l'avenir autrement qu'au temps d'ailleurs fugace de son magistère sans partage.

La gestion des crises, telles que celle de l'industrie solaire ces temps derniers, ne peut tenir lieu de stratégie. La présence de la Chine au premier rang des nations n'est plus contestée. Le discours

1. « *The World is on track for disaster* », rapport du Smithsonian Institute au symposium du 1^{er} mars 2012 pour le quarantième anniversaire du rapport Meadows.

dominant de l'Occident, fait de leçons et de reproches, n'est plus guère crédible. La logique du partenariat s'impose. Au moment où le nouveau pouvoir chinois s'installe, il est utile de préciser notre propre vision du « *partenariat global stratégique* ». En avril, le Président français a créé les conditions de cette réflexion commune.

Le débat est ouvert sur un partenariat en 3D : le politique, l'économique, le culturel. Sans le concours de la Chine, les grands problèmes du monde ont du mal à être résolus. Sa stratégie de « *stabilité permanente* » freine parfois l'action internationale, mais elle y concourt en revanche de manière incontournable sur d'autres dossiers. Son influence sur la Corée du Nord est par exemple une donnée-clé pour contenir ce régime. Au cœur de puissants réseaux (ASEAN, BRICS, Boao...), elle décuple son influence. Sans partenariat global avec la Chine, de grands sujets ne seront jamais résolus : réforme de l'ONU, *containment* nucléaire de l'Iran, tensions internes dans les économies émergentes, développement de l'Afrique, réchauffement climatique...

Ce partenariat exige de notre part des efforts pour comprendre les problèmes de la Chine (difficile rééquilibrage économique, tensions sociales et régionales, menaces environnementales...) et notamment ses objectifs internes – spécifiques, comme le doublement du revenu moyen d'ici à 2020, ou globaux, comme « l'unité nationale ».

De son côté, la Chine doit assumer ses devoirs comme elle revendique ses droits. Ses responsabilités

l'obligent à ne pas restreindre son horizon à ses seuls intérêts et à partager les valeurs de la communauté internationale. Nous avons entendu Xi Jinping à Boao : *« jamais dans l'histoire les intérêts de la Chine n'ont été aussi liés à ceux du monde, pour le développement comme pour la paix »*.

L'enjeu commun, pour les deux parties et tous autres, n'est plus de se comparer, mais de conspirer avec sérieux à l'édification du monde commun de demain, qui s'esquisse et qu'il s'agit de rendre viable et humain pour tous, car tous n'en seront que des parties justement. C'est dès à présent la responsabilité de chacun, et la « nouvelle Chine » s'annonce comme éminemment consciente des siennes à cet égard.

Aussi est-il temps qu'au-delà d'un souci légitime de rééquilibrage de leurs échanges économiques, la France et la Chine donnent l'exemple de cette préoccupation du futur à la racine de leurs relations, en partageant des projets communs. Le couple importations-exportations anime certes le commerce international, mais il est loin d'épuiser la vaste palette des échanges entre les peuples. Le partage de projets est entre eux une forme capitale de coopération moderne, aimantée par l'idée d'un avenir commun. L'aéronautique, le nucléaire, la ville durable, la santé, le tourisme, l'agroalimentaire, les fonds d'investissement binationaux, etc. devraient générer de nouveaux projets. Le Comité France-Chine et son président Jean-Paul Tricoire mènent pour cela une action puissante. Les partenariats entre

PME relèvent également d'une bonne réciprocité. Notre Fondation y travaille dans le Sichuan.

Avec l'économie chinoise, mieux vaut partager que juger. Issue d'une vieille civilisation que notre histoire a peu fréquentée, la pensée chinoise, enracinée et globalement partagée, donne à la Chine une ressource féconde à exporter, ses idées. Elle a parfaitement les moyens de concevoir un modèle original qui la dispense de copier les exemples venus d'ailleurs. L'exigence d'unité, l'« harmonie », la pensée complexe, les lois de la transformation, le « développement paradoxal » entrent pour beaucoup dans sa vision du monde. Avec la Chine, les sujets de confrontation intellectuelle sont multiples. La Fondation pour la Prospective et l'Innovation, avec la Fondation Victor Segalen, la Fondation des Treilles, et l'implication décisive de Régis Debray et François Jullien, participe à des échanges éclairants sur nos structures de pensée. Si l'Occident veut bien convenir qu'il n'a pas réponse à tout, le dialogue culturel réciproque avec l'Asie est d'une impérieuse nécessité.

Côté Europe, une clarification de la stratégie serait nécessaire. De toutes parts, les transformations du monde mettent en lumière combien il serait urgent et nécessaire que le Vieux continent se montre lui aussi capable de formuler des stratégies d'avenir à l'ordre du monde et de lui même pour commencer, afin de peser dans les équilibres mondiaux, qui ont besoin de lui en tant qu'acteur actif à la mesure de son poids. Cela passe une fois encore par une dynamique franco-allemande que l'anniversaire à venir de 1914,

succédant à celui cette année du Traité de l'Élysée de 1963, devrait inspirer comme un devoir majeur.

Les célébrations l'an prochain du 50^e anniversaire de la reconnaissance de la Chine par le général de Gaulle au nom de la France donnent à cette dernière une occasion privilégiée d'échanger avec les Chinois sur ce nouveau partenariat à trois dimensions auquel l'Europe toute entière, et chaque nation en particulier, sont conviées. Si « *reconnaissance* » fut le premier mot de notre coopération, le second sera « *réciprocité* », traduction française du « *win-win* », idée si chère aux Chinois qu'ils ont fini par faire passer cette expression anglaise pour un idéogramme chinois !

Introduction

par M. Jean-Pierre RAFFARIN

PRÉSIDENT DE LA FONDATION PROSPECTIVE ET INNOVATION

« *Quand la Chine s'assoupira, le monde tremblera* », pourrait-on dire en écho à un livre célèbre qui, longtemps avant que la Chine ne s'éveillât, prédisait son retour au devant de la scène mondiale. La croissance chinoise a en effet légèrement fléchi ces derniers temps, aux alentours de 7,5% par an (soit tout de même encore quinze fois le taux français), et l'économie mondiale s'alarme d'un risque de langueur généralisée.

C'est que la Chine, quasi zone grise en 1973, est devenue en 2013 sinon le cœur de l'économie mondiale, du moins d'un des foyers de son ellipse, l'autre restant les États-Unis. Ces derniers ont infligé au monde une terrible crise économique lors du quasi krash en 2008 de leur système financier. Faut-il craindre qu'à son tour une panne systémique du moteur chinois aille provoquer un second séisme planétaire ?

Car, chacun s'accorde à le dire, le modèle de croissance que la Chine a suivi depuis un tiers de siècle semble sur le point de connaître des transformations. On voit le miracle qui s'est accompli depuis 1979, nul ne sait si le passage à une autre méthode réussira aussi bien. Il inquiète d'avance, tant pour la Chine

elle-même que pour le reste du monde, qui en subira quoi qu'il advienne des contrecoups. N'est-ce pas le président Xi Jinping lui-même qui déclarait récemment au forum de Boao : « *jamais dans l'histoire de la Chine nos intérêts n'ont été autant liés à ceux du reste du monde* » ?

Cette inquiétude diffuse est d'autant plus latente qu'en définitive la civilisation occidentale n'a jamais vraiment accédé à une familiarité avec la civilisation chinoise. Il y eut certes Matteo Ricci et ses frères jésuites, Marco Polo ou Victor Segalen et tant d'autres pour nourrir entre la Chine et l'Occident un lien de fascination, mais la relation culturelle entre les deux mondes demeura longtemps modeste, et asymétrique. De sorte que lorsque les dirigeants chinois méditent une inflexion du cours que suit leur pays depuis plus de trente ans, l'Occident s'interroge. Et le fait nouveau dans l'histoire récente du monde, c'est que cet Occident a le sentiment qu'un mouvement majeur dans le fonctionnement général du monde va l'affecter sans qu'il en soit lui-même l'auteur ni le contrôleur.

Ce n'était rien, somme toute, de voir la Chine venir à nous depuis les profondeurs de son retard et conforter le modèle occidental, dans sa version anglo-saxonne la plus en flèche, par ce qui avait tout l'air d'un ralliement sans condition. C'est une autre affaire de s'apercevoir qu'au moment de venir à couple, et poursuivre sur l'erre d'un alignement avec l'Occident, elle poursuit sa croisière selon un cap qu'elle se donne. Se serait-on trompé dès le

départ sur le sens de sa navigation, initialement interprétée avec suffisance comme un rattrapage, voire une résipiscence, alors qu'il s'agissait peut-être d'un essor original en passe aujourd'hui de révéler sa pleine ambition ? La Chine aurait-elle mûri, sous les apparences d'un alignement empressé sur les dynamiques occidentales, un projet de dépassement de ce modèle, non pas en y conquérant le premier rang mais en changeant le modèle ?

Avec leurs outils adaptés à leur modèle, qui jusque-là faisait l'affaire pour observer l'impresionnante croissance chinoise, les Occidentaux sont mal à l'aise pour apprécier si le nouveau cours éventuel de la Chine sera crédible, effectif, durable, performant, ni même pour dire en quoi ce nouveau cours est *sui generis* ou bien déviant de la référence occidentale.

On s'interroge alors sur les tensions qui règnent en Chine, avec des concepts comme la polarité entre autoritarisme et démocratie, entre marché et État, entre *welfare* et politique de puissance, alors que peut-être ce sont justement ces dichotomies dont la Chine est en train de s'affranchir.

Il est donc temps de regarder les choses en face et d'additionner deux vérités brutes : oui, la Chine est devenue un facteur majeur de la vie de toutes les autres parties du monde. Et oui, la Chine est en train de prendre les responsabilités de son rang, et d'inventer à son tour les termes de son destin, donc de concourir à définir ceux du destin du monde. Ainsi le coureur qui a longtemps suivi une motocyclette l'aspirant dans son sillage prend-il

soudain les commandes de son effort, et devient-il pleinement cycliste, laissant là la moto.

On constate aujourd'hui que la Chine est un acteur incontournable dans tous les dossiers internationaux, qu'il s'agisse des réseaux régionaux, des dossiers majeurs comme l'Iran ou la Corée, de la réforme de l'ONU, de la paix au Soudan, de quoi faire envers la Syrie. On constate qu'elle agit partout dans le sens d'une stratégie de stabilité, qui semble partie intégrante de la stratégie globale de transformation qu'elle conduit sur elle-même.

La France a le privilège d'être traitée en amie par la Chine, en reconnaissance de sa propre reconnaissance officielle par le général de Gaulle en 1964, en un temps où elle était très isolée. On célébrera l'an prochain cette amitié cinquantenaire, et d'ores et déjà les lignes d'un nouveau partenariat ont été tracées par la visite à Pékin du président de la République, en avril dernier. Au moment de refonder cette alliance, il est bon de chercher à mieux comprendre vers où va la Chine et pourquoi elle y va. Tel est l'objet principal de cette rencontre.

Programme du colloque



FONDATION PROSPECTIVE
ET INNOVATION

• QUELLE CHINE DANS QUEL MONDE APRÈS 2020 ? •

Vendredi 30 août 2013 – Palais des Congrès – Futuroscope de Poitiers

Mot de bienvenue de Claude BERTAUD, Président du Conseil Général de la Vienne.

OUVERTURE :

- **Jean-Pierre RAFFARIN**, Vice-président du Sénat, Président de la Fondation Prospective et Innovation, Ancien Premier ministre.
- **Laurent FABIUS**, Ministre des Affaires étrangères et Européennes, Ancien Premier ministre.

QUELLE CHINE APRÈS 2020 ?

Un nouveau modèle économique

- **Jean-Paul BETBEZE**, Conseiller économique de DELOITTE et Senior Advisor du Crédit Agricole.
- **Pr Michel AGLIETTA**, Economiste et co-auteur de "La voie chinoise : capitalisme et empire".

Une nouvelle société

- De la Chine rurale à la Chine urbaine, **Caroline PUEL**, journaliste et écrivain.
- Une voie chinoise de la démocratie ? **GUO Bai**, co-auteur de : "La voie chinoise : capitalisme et empire".

Déjeuner offert par le Conseil Général de la Vienne.

DANS QUEL MONDE APRÈS 2020 ?

La Chine dans le monde

- La diplomatie chinoise à l'épreuve de la puissance par **Sylvie BERMANN**, Ambassadeur de France à Pékin.
- la Chine et la gouvernance mondiale par **Irène HORS**, Conseillère principale de l'OCDE pour la Chine.

La vision du monde sur la Chine

- L'Europe par **Enrique BARON CRESPO**, Ancien Président du Parlement européen Président de la Fondation Européenne pour la Société de l'Information.
- L'Inde par **Dan OIKNINE**, Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie franco-indienne (CCIFI).
- La France par **Jean-Pascal TRICOIRE**, Président-directeur général de SCI INCI DIDER ELECTRIC SA, Président du Comité France Chine.

UN REGARD CHINOIS SUR LA CHINE APRÈS 2020

par **CHENG TAO**, Ambassadeur, Vice-président de l'Institut des Affaires Étrangères du peuple chinois.

CONCLUSIONS

Jean-Pierre RAFFARIN, et **André CHIENG**, Président-directeur général de l'AS ATIQUE EUROPÉENNE DE COMMERCE et Vice-président du Comité France Chine.

Discours de M. Laurent Fabius

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

J'ai tenu, en dépit d'une actualité lourde, à venir ouvrir vos travaux, car ils éclairent l'avenir sous un angle essentiel. Répondre à la question *Quelle Chine, dans quel monde, en 2020?* est en effet une donnée majeure pour la conduite de tous les pays dès aujourd'hui.

Elle se pose d'ailleurs immédiatement, face à ce que le secrétaire général des Nations Unies M. Ban Ki Moon a qualifié lui-même de crime contre l'humanité, à savoir ce qui a été commis tout récemment en Syrie. Comment la Chine, membre permanent du Conseil de sécurité, se détermine-t-elle à ce propos? Nous pensons pour notre part que ce crime appelle une réponse réfléchie, proportionnée et ferme. Je dois tout à l'heure m'entretenir avec mon homologue chinois à ce sujet. Nous avons des relations constantes, au niveau du sens des responsabilités qui incombent à deux membres permanents du Conseil de sécurité.

Des mutations à accompagner attentivement

Au-delà de la conjoncture présente, qui est dramatique, votre colloque aborde un sujet essentiel, qui détermine notre propre avenir. On ne peut

l'aborder qu'avec pragmatisme et modestie, sous le signe de la célèbre réponse que faisait Zhou Enlai à qui l'on demandait, en 1972, ce qu'il pensait de la Révolution française, et qui répondit : « *il est encore un peu tôt pour se prononcer* ». Pour jauger et juger une mue aussi considérable que la transformation que la Chine connaît sous nos yeux, il est *a fortiori* beaucoup trop tôt.

Il ne s'agit donc pas de prévoir, mais d'observer, chercher à comprendre, et agir dans un esprit de prospective stratégique, qui permette de décider pour aujourd'hui ce qui assurera le meilleur avenir à tous égards aux diverses échéances pertinentes. Pour faire face aux défis de demain, déjà en gésine dans le monde actuel, il faut définir quel horizon pour demain, afin d'agir avec justesse aujourd'hui. Il faut aussi analyser sans relâche la teneur réelle des situations présentes, et pour cela bien comprendre comment elles se sont formées, de quelle histoire elles résultent. C'est ainsi que j'ai tracé hier aux ambassadeurs réunis en conférence annuelle un horizon à dix ans pour orienter l'action diplomatique de notre pays.

C'est un exercice particulièrement délicat s'agissant de la Chine, qui a connu et connaît des bouleversements tels qu'il est impossible de s'en tenir à prolonger des courbes. Il faut en l'espèce pousser l'analyse plus profond.

En guise de mise en garde contre toute prospective intempestive, il est bon de se remémorer qu'il y a vingt ans, personne n'aurait imaginé que la Chine

devînt ce qu'elle est aujourd'hui, à savoir une puissance majeure, en tout cas pas si rapidement. On risque de se fourvoyer de même à trop vouloir prévoir ce qu'il en sera dans vingt ans.

Aussi la première démarche à adopter est-elle de renforcer les liens de toute nature qui unissent la France à la Chine et réciproquement, afin de nourrir la connaissance mutuelle entre les deux pays, et que le devenir de la Chine soit toujours moins pour nous le destin indéchiffrable d'une sorte d'objet extérieur, et toujours plus une transformation continue d'un univers familier, dont nous serions partie prenante, à la juste mesure. Parce que la Chine se réinvente, dans un monde qui lui-même se transforme, l'issue est difficile à prévoir, mais on peut cheminer de conserve. Il y faut un contact permanent, une familiarité toujours plus ample dans tous les domaines, un dialogue politique étroit. Les inconnues excèdent le nombre d'équations, et il n'est donc pas possible de résoudre le système qui donnerait la clé du devenir, mais tout invite à rapprocher les acteurs, factoriser des facteurs, participer au travail de transformation en cours. Nous devons dorénavant être très présents en Chine, et attirer des Chinois chez nous sur tous les plans, économique, touristique, universitaire, culturel, etc. pour fortifier une intelligence commune et une expérience partagée des évolutions en cours.

Rares furent ceux naguère qui virent assez juste pour anticiper la croissance chinoise.

Tantôt, les Occidentaux la considéraient comme

une dépendance à jamais de la supériorité technologique dans laquelle ils pensaient concentrer la poursuite de leur maîtrise du jeu, mais la Chine les a rattrapés sur ce point; tantôt on prédisait que l'épidémie de SRAS allait casser la croissance chinoise, or elle s'est dissipée sans avoir ralenti le rythme des évolutions. En 2013, on semble en être revenu de ces projections erronées à partir d'une vision du monde prenant pour postulat l'indépassable avance de l'Occident. On constate qu'une nouvelle génération de dirigeants arrive au pouvoir, que l'économie chinoise, après une ascension fulgurante, semble devoir passer à une vitesse de croisière appelant une autre géométrie des ailes qui la portent; que la société chinoise profondément transfigurée en trente ans exprime des attentes nouvelles... On regarde désormais du côté de la Chine *telle qu'elle est*.

C'est qu'après avoir été comptée au rang des BRICS et autres grands émergents, fût-ce en tant que première d'entre eux, la Chine s'en distingue désormais beaucoup : son PIB vaut à lui seul autant que la somme des PIB des quatre autres BRICS, augmentée du PIB de l'Indonésie et de celui du Mexique. Une différence quantitative aussi énorme a forcément une dimension qualitative. On passe de la différence de degré à la différence de nature. Quand, vers 2025, l'économie chinoise sera devenue la première du monde, il sera assez déplacé de la qualifier d'émergente ! D'ores et déjà, elle est la première dans un nombre impressionnant

de rubriques, que ce soit les réserves en devises (3500 milliards de dollars), le charbon, l'acier, le béton, mais aussi bien les pêches, les jouets, les panneaux solaires... Ce sont les fluctuations de sa croissance qui déterminent en partie les cours des matières premières. Et lorsque cette dernière ralentit un peu, cela affecte tant les autres qu'elle maintient son différentiel favorable par rapport à elles.

La différence qualitative induite par l'écart quantitatif amène à son tour une transformation qui semble se dessiner sous nos yeux : un lent retournement d'une économie de croissance rapide tirée par les exportations vers une économie à évolution plus mesurée portée par son marché intérieur est en train de s'opérer. Dès son amorçage en cours, il affecte la compétitivité extérieure de la Chine, provoque une hausse du yuan, change la donne pour le monde entier – notamment en ménageant à de nouveaux pays l'opportunité d'émerger en venant occuper à leur tour le créneau de compétitivité par les coûts dont la Chine se détache en douceur. C'est un retournement dont nul ne peut prévoir la portée ni les effets, car aujourd'hui le marché intérieur appelé à prendre le relais des exportations reste encore largement à développer. On voit bien ce que l'on quitte très doucement, à savoir le moteur puissant de la croissance externe en symbiose avec le reste du monde, et beaucoup moins nettement ce vers quoi l'on appareille, c'est à dire un marché chinois automoteur tirant à son tour le reste du monde. Des incertitudes considérables pèsent

sur le marché immobilier, les banques, les finances des collectivités locales, les entreprises. Chacun constate les défis des inégalités, du vieillissement, de l'environnement, qui se combinent en outre pour compromettre l'équilibre social.

On est cependant frappé de voir que non seulement les dirigeants prennent la mesure de tous ces défis cumulés, mais que la société civile tend elle aussi à les prendre à bras-le-corps. Il est significatif que *l'Ancien Régime et la Révolution*, de Tocqueville, soit un des grands succès de librairie du moment : que plus de 100 000 exemplaires s'en soient écoulés en un seul mois témoigne d'une curiosité, d'un appétit collectif de réflexion sur des situations de passage d'une époque à une autre dans tous les domaines à la fois. La nouvelle équipe dirigeante a donné des signaux de pragmatisme et d'attention en éveil à tous ces aspects, ce sont des signaux positifs. Mais il reste impossible de deviner à quelle vitesse se feront les mutations prévisibles, ni de prévoir comment elles se combineront pour façonner une autre société.

Une place affermie dans les relations internationales

La Chine, seul pays émergent à siéger au Conseil de sécurité en qualité de membre permanent, est restée longtemps fidèle à la recommandation de Deng Xiaoping, « *de faire profil bas et d'attendre son heure* ». Cette heure semble venue. La Chine a pris la mesure

de ses responsabilités internationales et travaillé à définir ses intérêts, en vue d'une participation plus affirmée aux grands dossiers internationaux ou globaux. C'est ainsi par exemple qu'il est désormais hors de propos de considérer le dossier du nucléaire iranien sans tenir compte du fait que la Chine est le premier partenaire commercial de ce pays, et son principal client pétrolier, sans parler des aspects géopolitiques. De même, on ne peut traiter du changement climatique sans impliquer en première ligne le premier émetteur mondial de gaz à effets de serre. On trouve la Chine au capital d'un projet pharaonique de canal interocéanique passant par le Nicaragua, à hauteur de 40 milliards de dollars. La diaspora chinoise est active dans tous les pays, c'est un phénomène parfois très ancien, mais on enregistre aussi plusieurs dizaines de millions de touristes chinois dans le monde, et leur nombre croît rapidement. Près d'un million et demi d'étudiants chinois étudient à l'étranger : ce sont là autant de signes d'une mondialisation active de la Chine, au-delà de la simple participation de ses productions à la mondialisation commerciale, qui l'a amenée à adhérer à l'OMC. Un pays qui a le supercalculateur le plus rapide du monde, et qui aura une station orbitale en 2020, sort de l'ordinaire à l'échelle du monde. Avec le deuxième budget de recherche-développement du monde, et un tiers des ingénieurs formés dans le monde chaque année, la Chine devient forcément un acteur de tout premier plan.

La question qui se pose, c'est « être au premier plan, très bien, mais pour quoi faire ? » Manifestement, la Chine est en dialogue direct avec les États-Unis, et coopère avec eux sur tous les dossiers, y compris Taiwan ou la Corée, dans une relation de nécessaire interaction que traverse cependant un doute réciproque : l'Amérique s'alarme d'un réarmement chinois, mais la Chine interprète le *Transpacific Partnership* imaginé par l'Amérique comme une opération de *containment* à son encontre. Coopération inévitable mais congruence incertaine, les perspectives d'un G2 restent empreintes d'une certaine réserve de part et d'autre.

Même ambivalence dans la relation de voisinage que la Chine entretient avec toute une gamme d'États asiatiques : l'hypothèse présente à tous les esprits d'une Chine impériale inquiète, alors que la culture stratégique chinoise est traditionnellement défensive. Divers contentieux territoriaux et maritimes entretiennent une certaine méfiance, moins pour le présent qu'envers les intentions à long terme prêtées à tort ou à raison au régime de Pékin. En outre, l'affirmation régionale inévitable de la Chine croise des traumatismes de la dernière guerre et aussi de situations très antérieures, ce qui peut par moments créer des frictions, notamment avec le Japon, à l'intérieur d'un contexte global pour le moment de synergie asiatique.

En Afrique, la présence croissante de la Chine suscite des sentiments contrastés : les capitaux, le développement qu'ils induisent sont bien accueillis

et ouvrent au surplus des marges nouvelles aux pays qui en bénéficient, tant politiques qu'économiques, mais il ne lui est pas toujours facile de trouver sa place sur le terrain – c'est ainsi que son industrie pétrolière a connu des déboires au Tchad, par exemple. Elle ne s'en engage pas moins en qualité de grande puissance, et a notamment envoyé récemment quatre cents de ses soldats servir dans la force de paix au Mali.

Avec l'Europe aussi, la Chine a des relations commerciales asymétriques pour fonds de tableau. Elles posent aux Européens la question de leur compétitivité comparée, et ouvrent envers la Chine toute une série de dossiers sur les normes sociales, la propriété intellectuelle, le soutien public aux groupes industriels, sans parler des débats récurrents sur la démocratie ou la cyberguerre, qui peuvent parfois venir aigrir un peu le climat des relations. Tout cet arrière-plan obère l'ambition par ailleurs affichée d'un grand partenariat stratégique euro-chinois, que ne facilite pas le fait avéré que chaque pays de l'Union Européenne tente en même temps sa chance pour son propre compte auprès du partenaire chinois.

Le fait même que la Chine se soit élevée au statut implicite de seconde grande puissance, situation de fait que traduit la mise en circulation officielle du concept de G2, installe sourdement entre les États-Unis et la Chine une méfiance stratégique inhérente à cette dualité : tout duo porte en soi la possibilité d'un duel. C'est dans l'ordre des choses,

mais c'est terriblement dangereux, et tout le monde travaille d'ailleurs à déminer cette propension découlant par nature d'un tel vis-à-vis de fait. Laisser cette méfiance s'intensifier et s'installer comme référentiel général créerait crispations, divisions, préventions et aboutirait à dessiner des blocs antagonistes, ce qui serait une insupportable régression vers une époque dont il a été si difficile et si coûteux de libérer les peuples. Il convient donc d'adopter au contraire une attitude de bonne intelligence, c'est à dire de franche discussion des intérêts respectifs dans un esprit résolu de coopération et de réciprocité bien compris.

Coopérer avec la Chine à l'édification d'une mondialité meilleure

L'essor continu des échanges et la révolution numérique façonnent un monde nouveau. Il n'y a plus d'avenir pour les postures de repli ou les fantasmes d'autarcie. Nous sommes tous embarqués, et tous à la manœuvre. Il s'agit de favoriser la mondialisation plutôt que de la subir, d'y participer activement en ayant tous pleinement à l'esprit ses effets majeurs, que sont les migrations et circulations de tous ordres, les réseaux par nature sans frontières, l'individuation rapide et son corrélat, la contestation irrépressible. Ce sont les traits de notre mondialité nouvelle avivée par la révolution numérique, désormais de portée mondiale.

L'enjeu de cette mondialité nouvelle est de conjuguer en son sein l'interdépendance économique universelle, qui la fomenté, avec la diversité des identités culturelles qui s'y découvrent toujours davantage, la révolution numérique pouvant servir les deux termes de cet alliage à inventer.

Cet enjeu à la fois global et vécu au quotidien par tout un chacun vient se superposer à une carte des puissances elle-même en plein chambardement. On voit se dessiner un nouveau barycentre du monde, centré sur l'Asie avec la Chine pour première assise, qui aura son Orient aux États-Unis et son Occident en Europe. Mais cette Asie au centre de gravité du monde est elle-même multipolaire, avec un Japon en Proche-Orient de la Chine et une Inde à son Occident immédiat, tandis que l'Amérique devient de plus en plus latine – un espace de Monroe d'un nouveau genre –, et que l'Europe se complique d'une dimension euro-méditerranéenne, voire eurafricaine, qui accentue les vulnérabilités et les incertitudes qu'elle concentre déjà. Dans cette carte des puissances entièrement remaniée, le monde arabe se présente comme l'une des principales inconnues. Autant l'Asie et l'Amérique semblent s'organiser en ensembles à cohérence croissante, autant on peine à discerner pareille intégration possible dans l'environnement géographique que le Proche et Moyen-Orient et l'Afrique donnent à une Europe dont la Russie, au surplus, se tient à part.

Dans un tel monde, tous sont soumis à quatre grands défis :

- Le défi de la stabilité et de la sécurité, qui est un enjeu collectif primordial pour chacun.
- Le défi de la croissance et de la régulation économique, qui de compétitif devient coopératif.
- Le défi du développement soutenable, qui s'aggrave à en croire les chiffres alarmants du GIEC sur le réchauffement climatique. Loin de se tempérer, il s'accroît dangereusement.
- Le défi de la démocratie et de l'équité, hors duquel il ne peut y avoir de monde apaisé.

La France et la Chine entendent travailler ensemble à surmonter ces défis. La France qui souhaite contribuer à consolider l'émergence pacifique dont la Chine a donné l'exemple, et conforter la Chine dans son choix de concourir activement à une mondialité harmonieuse, est favorable à la consolidation des alliances stratégiques qui accompagnent l'affirmation de l'Asie au premier plan. Il s'agit pour nous d'encourager l'affirmation de nouveaux pôles stabilisateurs, ayant vocation et capacité à prendre toute leur place dans la gouvernance mondiale. Nous sortons en effet d'une séquence historique où, après avoir connu l'hégémonie européenne sur le monde, puis le condominium bipolaire du temps de la Guerre froide, qu'a suivi la prépondérance unipolaire du magistère américain après la disparition de l'Union Soviétique, nous vivons dans un monde zéro-polaire, a-polaire. La tentation spontanée est d'y chercher une sorte d'hégémonie conjointe de la Chine et des États-Unis, mais ni l'une ni l'autre de ces puissances ne le souhaite, et on a vu que cette sorte

consulat bicéphale était objectivement impossible en soi, et indésirable pour les autres.

Il faut donc en revenir aux fondamentaux de la géopolitique, et encourager l'affirmation pacifique des puissances à due proportion du rôle qui est objectivement le leur – le général de Gaulle n'avait pas fait autre chose en reconnaissant la République populaire de Chine dès 1964. Aussi la France soutient-elle le rôle accru de la Chine, y compris dans sa dimension de réarmement, qui demeure dans l'ordre de ce qui est légitime à son échelle.

Non que les divergences soient toutes aplanies, tant s'en faut : mais on ne peut les réduire, et même les faire valoir, que dans le cadre d'une relation de confiance qui inspire le désir de les résoudre. Que ce soit sur le dossier syrien, sur la question des droits de l'homme, sur les questions d'intérêt général, les différends doivent être abordés avec tact pour être traités avec franchise. Le respect mutuel est la première condition d'une fermeté efficace, et si l'Occident a raison de militer pour l'universalité des droits, qui répond à l'aspiration de tous comme à la justice, il le fera en vain s'il commence par heurter la Chine dans son identité culturelle.

La France encourage la Chine à s'engager dans les grandes responsabilités internationales qui sont les siennes aujourd'hui, et elle le fait dans le cadre d'un partenariat stratégique qui, depuis 1997, donne lieu à un dialogue régulier et constructif.

Il s'agit de travailler ensemble à mettre au point, avec tous autres, des règles collectives et à les faire

respecter. Cela se fait dans le cadre de l'Organisation Mondiale du Commerce, mais c'est un objectif permanent dans tous les domaines et toutes les enceintes. Sans naïveté, sans arrogance, sans gesticulations ni postures inutiles, il s'agit tout simplement d'être ferme et ouvert à la fois pour parvenir à des synergies. La réciprocité est la règle, son application est complexe parce qu'elle n'est pas forcément terme à terme. Elle requiert un dialogue continu empreint de confiance et visant à l'intérêt commun. Des dossiers comme ceux des panneaux photovoltaïques ou du vin et des spiritueux, qui ont fait l'actualité récente, ne peuvent se réduire à des réactions épidermiques. Ils mettent en jeu des intérêts considérables, qui doivent donc être pris de part et d'autre en considération.

La France souhaite promouvoir ses relations avec la Chine dans tous les domaines. Elle accueille avec plaisir ses touristes comme ses grandes entreprises, elle encourage les partenariats de PME comme les échanges d'étudiants, elle veut développer largement une meilleure connaissance réciproque entre les deux peuples, consciente de ce que la confiance se nourrit d'une connaissance plus intime de l'autre.

Il est certain que la Chine prendra un poids croissant dans le siècle, et que les destins de la France, de l'Europe, de la Chine, resteront liés. Si nombreuses que soient les inconnues, c'est cette certitude qui doit commander l'action, et inspirer une volonté de synergie exempte de naïveté comme

de toute agressivité. La France et la Chine sont toutes deux membres permanents du Conseil de sécurité, et animées d'une même haute conscience des responsabilités planétaires qui s'attachent à cette qualité. Elles cultivent le même respect pour l'indépendance des nations, qu'elles s'appliquent mutuellement au premier chef. Elles travaillent à amplifier leur dialogue politique dans la durée, pour le bien du monde aujourd'hui, en 2020, et au-delà. Nul ne sait exactement quelle Chine il y aura dans quel monde en 2020, mais notre devoir est de faire en sorte sans relâche que ce monde et cette Chine soient bons pour l'humanité. Dans ce monde, avec cette Chine, il y aura la France.

Quelle Chine après 2020 ?

La Chine à venir, une troisième voie pour le monde ?

La Chine, élève prodige de l'économie de marché, en passe de rattraper et dépasser les premiers de la classe, est-elle toujours dans la course, ou prend-elle un nouveau cours ? Certains indices éveillent le soupçon qu'elle s'apprêterait, pour 2020 et au-delà, à inventer son propre parcours. Tel Salieri découvrant que Mozart n'écrit pas des pastiches de Salieri, mais une musique inouïe et géniale, l'Occident n'en croit pas ses oreilles.

Peut-on parler d'une voie chinoise *sui generis* ?

La question est difficile en soi, car la théorie économique est défailante pour y répondre, et même pour la poser. La notion de développement s'est toujours pensée en termes de rattrapage par rapport à un modèle implicite représenté par le groupe des puissances avancées du moment : c'étaient les pays « développés » au temps où l'on cherchait à conjurer en deux ou trois décennies le « sous développement », ce sont les États-Unis depuis que la déferlante de la globalisation en a fait l'horizon du monde entier.

Or, autant l'économie du développement était allée de déconvenues en déception à mesure que les pays dits « en développement » ne cessaient de prendre

du retard, autant la théorie du développement trouvait dans l'essor inimaginable de la Chine, après celle si propitiatoire des dragons asiatiques, une vérification expérimentale réconfortante : en trente ans, un pays très arriéré pouvait se mettre en position d'égaliser, dans encore trente ans, les États-Unis eux-mêmes, et dépassait d'ores et déjà tous les autres, Japon et Allemagne compris ! Il suffisait pour cela qu'il opte hardiment pour un alignement sans ambages sur le libéralisme le plus radical, laissant les marchés mondiaux diriger sa transformation. CQFD.

Grâce pouvait donc être rendue à la Chine d'avoir avec tant d'éclat illustré la justesse de la théorie économique dominante, puisque l'État le plus communiste du monde, et devenu par le fait même l'un des plus pauvres, devenait riche et puissant du jour où il se conformait sans ambages à la théorie du développement, par un effet de rattrapage où le libéralisme trouvait la récompense d'une validation expérimentale *ex post*.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes lorsque, d'une part ledit libéralisme se prit les pieds dans son tapis rouge et manqua de faire une chute fatale en 2007-2008, révélant son potentiel d'aberration quand il était poussé à l'extrême ; et que, d'autre part la Chine, tenue jusque là pour un émule doué mais conforme, se révéla un recours pour le monde en raison de caractéristiques tout à fait hétérodoxes d'un point de vue libéral, entre autres sa capacité stratégique à orienter le développement. Cette capacité avait en

vérité été sans discontinuer le trait déterminant de son essor depuis l'origine, mais on avait tendance à y voir le simple résidu d'une époque en train de se dissiper, l'ultime stigmaté d'une préhistoire communiste. À rebours du fameux apologue, quand le doigt de Deng Xiaoping montrait la lune du capitalisme, les idiots avaient contemplé la Lune et oublié de voir le doigt. Or, ce doigt n'avait jamais quitté la commande du système.

Avec le XII^e Plan adopté lors du XVIII^e Congrès du Parti communiste, et les premiers actes des dirigeants issus de cette instance, on commence à mesurer que l'impressionnante ouverture de la Chine au marché mondial était peut-être un premier temps dialectique dans un mouvement bien plus ample, et jamais perdu de vue, dont le second temps serait en train de s'amorcer, et qui serait la refondation de la Chine en tant qu'Empire du Milieu.

La théorie économique, euphorique depuis que la globalisation semblait lui donner raison avec le ralliement spectaculaire et si probant de la Chine, repose sur l'idée que le marché est l'instance en dernier recours des sociétés, qu'il a vocation à fédérer en un seul tout mondial à référentiel unique : l'échange. Faisant fi des enracinements sociétaux, culturels, psychologiques, affectifs, passionnels, qui depuis toujours ont multiplié à l'infini les différences, le marché homogénéise le monde, moyennant réduction des individus à la condition de consommateurs présumés lucides et informés. Les progrès fulgurants de l'électronique

permettent même d'anticiper sur cet état encore inachevé, en développant un authentique marché mondial unique, instantané, universel, où des ordinateurs échantillent à la vitesse de la lumière des valeurs numériques représentatives de l'économie, elle-même représentative des sociétés, elles-mêmes représentatives de l'humanité des humains...

Or, cette réduction de la réalité complexe des vies réelles à des suites de 0 et de 1 est une dangereuse illusion. Si elle permet de développer des indicateurs très fiables de flux, de stocks, exprimés en valeur comptable, elle fait litière de la réalité vivante des sociétés, dont elle donne, et surtout dont elle façonne, une image au mieux déformée, au pire monstrueuse.

On sait en effet depuis que Kenneth Arrow l'a démontré dans les années soixante, que le PIB par tête n'est pas une mesure correcte du développement, encore moins du bonheur. C'est un élément grossier de comparaison, qui évalue des écarts de pouvoir d'achat, mais qui dissimule des variables essentielles, comme par exemple les inégalités, les dommages apportés à l'environnement, au paysage, à la santé, les conditions d'éducation, de culture, de sécurité, etc. qui concourent autant et plus à la résultante des niveaux de vie respectifs que la simple valeur nominale du PIB par tête.

Quand elle mesure le développement en termes de PNB ou de PIB par tête, la théorie économique risque parfois de prendre les vessies pour des lanternes.

En outre, le point oméga vers lequel elle fait implicitement tendre toutes les nations, à savoir les

États-Unis depuis qu'après 1945 leur genre de vie est devenu la référence mondiale et que les peuples ne se sont plus proposé d'autre but que de se le procurer, présente le double inconvénient de bouger lui aussi, entraînant une fuite en avant générale perpétuelle, et surtout de n'être pas atteignable : si par malheur le monde entier devait parvenir à se transformer en une vaste Amérique du Nord, alors que d'ores et déjà il a consommé au 20 août la totalité des ressources de l'année et doit emprunter à l'avenir le tiers d'année restant à courir, la planète aurait depuis longtemps succombé sous les prélèvements et la pollution. Il suffirait même que la seule Chine converge avec les États-Unis pour que la Terre entre en collapsus.

La conséquence de cette observation, c'est que ni la Chine, ni les États-Unis ne peuvent continuer sur leur lancée : la Chine de demain ne peut pas se mettre au gabarit de consommation américain d'aujourd'hui, et l'Amérique ne peut plus comme depuis son indépendance vivre d'externalités positives virtuellement illimitées.

Il convient donc d'interpréter la crise de 2007-2008, qui dure encore, comme une mutation structurelle du capitalisme américain, et d'interpréter l'action engagée par les dirigeants chinois comme une mutation structurelle de leur trajectoire de croissance, qui cesse de relever du rattrapage pour donner sa vraie mesure de construction concertée. Le résultat évident est que le reste du monde doit à son tour se préparer à une mutation structurelle.

Dans la fable célèbre de la tortue et des deux canards², si ces derniers changent de portance, la tortue a intérêt à modifier elle aussi son inertie, et ce n'est pas pour elle le moment de commenter. Quand le Japon d'après 1945 rattrapait les États-Unis sous la houlette des États-Unis, on pouvait encore croire à l'universalité d'un modèle de convergence, dont le monde communiste prendrait un jour le chemin, ce qui débloquerait peut-être enfin le rattrapage à terme par le Tiers Monde. Mais lorsque c'est la Chine qui en trente ans s'approche du niveau (entretemps devenu infiniment supérieur) de l'Amérique, la perspective de convergence fait éclater le système et oblige à une mue fondamentale de l'ensemble du monde, Chine, Amérique, et tous Tiers.

Un tableau emprunté au livre de Michel Aglietta et Guo Bai, « *La voie chinoise, entre capitalisme et empire* »³ montre assez bien comment la trajectoire chinoise trace un chemin original entre les trois modèles possibles. Ses sommets sont la société, l'État et le marché. Aucune nation ne peut se tenir au voisinage d'un seul de ces sommets, mais l'histoire présente des exemples de systèmes ayant

2. La Fontaine raconte comment la tortue voulant voyager accepta la proposition de deux canards, de mordre dans un bâton qu'ils prendraient dans leur bec. Parvenue en l'air, elle voulut s'écrier, et tomba d'avoir lâché sa prise. L'économie du monde, pour avoir confié son envol au tandem Chine/États-Unis, ressemble bien à cette tortue. Elle a tout avantage à serrer les dents, se faire toute légère et se donner des ailes si ses canards américain et chinois venaient soit à voler moins fort, soit à lâcher le bâton...

3. Michel Aglietta et Guo Bai, « *La voie chinoise, entre capitalisme et empire* », Odile Jacob, 2012.

privilegié l'une des trois zones que jalonnent respectivement les trois côtés. On a ainsi trois dominantes qu'on pourrait appeler l'hétéronomie totale, le laissez-faire, la planification, selon qu'on minimise respectivement la société, l'État, ou le marché.

L'observation des transformations de la Chine depuis un demi-siècle se traduit par un graphe tendant vers le barycentre de ce triangle. Parti de l'angle où prévaut l'État centralisé, il s'est d'abord dirigé vers l'angle opposé du marché, mais subit de manière de plus en plus prononcée l'attraction de la société, et se redresse parallèlement au côté qui représente la planification, mais à distance, et toujours sous l'influence du pôle « marché ». Un alignement sur le modèle américain aurait dû lui faire prendre une direction orthogonale, parallèle au côté le plus opposé à la société, et au plus près de cette ligne de transition tendue de l'État vers le marché.

Ce déroutement de la Chine sur sa trajectoire nominale de « rattrapage » invite à renouer avec les fondamentaux du progrès des civilisations tels que les cultivait Braudel : une société est un collectif qui perdure dans le temps long et qui, même transformée par un développement rapide et bouleversant, conserve des traits eux-mêmes évolutifs, mais selon des temporalités autres, de sorte que jamais une société n'est pleinement exprimée par son *output* comptable. On peut en revanche tenter d'apprécier la qualité d'une évolution collective en lui appliquant un indicateur composite, qui prenne en compte l'ensemble des facteurs mesurables, tels que

le capital social total, le capital naturel, le capital productif, le capital humain, et mesure leur productivité marginale respective. Sans parvenir à une impossible mesure du bonheur total, qui relève aussi d'éléments impondérables et subjectifs, on cerne mieux le bilan global d'une transformation lorsqu'on l'examine sous toutes ces coutures-là à la fois. C'est ce que fait l'IWI (*inclusive wealth index*) développé par la Banque Mondiale, et l'on constate alors des écarts significatifs entre les évolutions de diverses parties du monde au cours de la dernière décennie, selon qu'on enregistre la croissance de leur PIB global et par tête, ou qu'on évalue leur IWI global et par tête.

Tandis qu'en Occident, un taux de croissance positive pourtant faible se traduit par un fléchissement du taux de croissance de l'IWI par tête, en Chine il est de 2,1 par habitant en moyenne décennale, certes loin derrière le taux moyen de 9,8% qu'affiche le PIB par tête, mais à un bon niveau.

On s'aperçoit alors que la Chine se distingue par une déviation positive de son IWI par tête, indication à méditer de ce que peut être son objectif n'est pas simplement de battre le record du PNB⁴. C'est un indice de ce que la croissance chinoise est à interpréter non plus en termes de rattrapage par

4. Record d'ailleurs largement battu, puisqu'on a pu calculer que la seule valeur des logements à Pékin, évaluée au prix de marché actuel, dépasse de loin le PNB américain (source, *Les Échos*).

rapport à nous, mais d'invention d'un parcours sur lequel nous ferions bien à l'inverse de nous avancer à notre tour, tant il est vrai qu'un développement n'est durable que si la variation de son IWI par tête est supérieure ou égale à zéro de manière constante en longue durée.

Il est naturellement trop tôt pour discerner ce qu'il en est : ainsi la lumière du jour interdit elle longtemps de distinguer les étoiles dont le Soleil n'est jamais qu'une des plus petites, mais ce serait à un étrange retournement de perspective que nous serions conviés si, à force d'observer comment la Chine nous ressemble de plus en plus, nous découvriions qu'elle est en train d'esquisser des tracés auxquels ce serait à nous de nous ajuster, parce qu'ils suivent une ligne plus assurée.

Ce que traduit la divergence entre les progrès de l'IWI par tête et celle du PIB par tête, c'est qu'un régime de croissance, le nôtre, est de moins en moins efficace et prend le chemin de l'insoutenabilité, qui caractérise déjà les pays pétroliers ou la Russie, malgré leurs chiffres bruts de PNB élevés. Tout se passe comme si les Chinois s'étaient avisés de ce que le régime de croissance en train de leur assurer actuellement une expansion sans précédent dans l'histoire de l'humanité n'aurait pas non plus de suite, et qu'il convenait de le remplacer graduellement par un régime différent respectant les contraintes d'une transformation à bilan global positif, ce que n'est pas une évolution mesurée selon le seul axe de la croissance quantitative des biens et services.

Le thème de la croissance inclusive est cher aux dirigeants chinois issus du XVIII^e Congrès. Son apparition reflète la conscience lucide des ambivalences de la réussite chinoise : avoir tiré de la pauvreté un demi milliard d'hommes en un tiers de siècle est une prouesse magistrale. Mais son succès même a engendré des problèmes que la misère universelle des campagnes d'antan gommait : l'enrichissement d'un tiers de la population a créé des inégalités en train de devenir voyantes, et d'être mises en cause, qu'il s'agisse de dénoncer les plus fortunés ou de dénoncer une pauvreté résiduelle devenue insupportable par comparaison, quand bien même elle se serait atténuée sensiblement. La modernisation est passée par une urbanisation ahurissante, qui voit des villes de province plus peuplées que bien des états, avec à la fois des problèmes urbains démesurés et un clivage ville/campagne trop prononcé. La classe moyenne elle-même, grand bénéficiaire du changement, s'irrite des insécurités qu'elle découvre : services sanitaires en-dessous de leur nouveau standard, même si très supérieurs aux conditions d'hier, risques alimentaires, pollution, etc.

La croissance quantitative réussie a engendré des demandes qualitatives auxquelles on ne songeait guère auparavant, et la demande sociale de réallocation du capital, depuis les industries lourdes en surcapacité et qui donc le gaspillent, vers les services aux citoyens où il fait défaut.

Or la croissance chinoise a été la plus rapide au monde durant vingt ans, à des taux record, et de